CHRONIQUE

DES ÉTUDES LATINES

PAR J. MAROUZEAU

I. — VIE DE LA SOCIÉTÉ

De nombreux membres de la Société ont été appelés, au cours de la présente année, à faire des séjours, enquêtes, conférences dans différents pays ou ont pris part à des Congrès internationaux : Assemblée générale de la *Fédération des Associations d'études classiques* à Amsterdam (Mlle J. ERNST, MM. M. DURRY et A. DAIN), réunion de la *Görres-Gesellschaft* à Francfort (M. P. COURCELLE), *Congrès espagnol d'études classiques* à Madrid (Mlle J. ERNST, MM. M. LEJEUNE, A. DAIN, H. BARDON, R. ÉTIENNE), *Colloque* organisé à Genève par l'U. N. E. S. C. O. sur le thème de la querelle des anciens et des modernes (M. J. BAYET, Mlle J. ERNST), *Entretiens Hardt* à Vandœuvres-Genève sur l'antiquité classique (M. M. DURRY, Mlle J. ERNST), séance du *Groupe romand des études latines* à Saint-Maurice en Valais (M. J. MAROUZEAU), *Mediävistentagung* à Cologne (Mlle M. Th. D'ALVERNY, M. P. MICHAUD-QUANTIN), *8e Congrès international d'histoire des sciences* (Mlle D'ALVERNY, rapporteur sur la science antique et médiévale). Nombre de voyages de mission ou d'études ont été accomplis au cours de l'année : M. Ch. PICARD en Italie, Grèce, Égypte, Yougoslavie, M. J. CARCOPINO en Italie, M. A. GRENIER en Algérie, M. J. BAYET en Sicile, M. G. DUMÉZIL en Suède et Norvège, Angleterre et Belgique ; M. P. COURCELLE en Hollande et Belgique ; M. A. AYMARD en Allemagne et Belgique ; M. I. MARROU au Canada ; M. W. SESTON en Autriche, Grèce et Belgique ; M. G. PFLAUM en Allemagne et en Sarre, M. P. MICHAUD-QUANTIN en Hongrie ; M. R. BLOCH en Angleterre et Italie ; M. P. HADOT aux services du Thesaurus à Munich et à la Fondation Hardt de Genève... J'en oublie, et m'en excuse.

— Le projet d'une *Commémoration César-Cicéron* à l'occasion du bimillénaire de leur mort a été déjà signalé aux lecteurs de cette *Revue*. Divers échanges de vues ont été engagés entre la Société des Études latines, les Groupes romand et strasbourgeois, ainsi qu'avec des membres

de la Société des Études latines de Bruxelles. Un Comité d'organisation a tenu sa première séance au début de l'été pour élaborer un programme dont les modalités seraient les suivantes :

Réunion à Paris, les dimanche et lundi de Pentecôte 1958, avec deux séances consacrées à des communications relatives à César ou Cicéron, et plus spécialement aux rapports de l'un avec l'autre ; visite des thermes de Cluny, des antiquités du Louvre et du Musée gallo-romain de Saint-Germain-en-Laye ; banquet de clôture à la Cité Universitaire.

Les précisions utiles seront fournies dans le prochain volume de la *Revue* et par circulaires adressées aux organisations intéressées.

— Je me plais à annoncer la célébration d'un autre bi-millénaire : celui de la *naissance d'Ovide*. Le professeur de l'Université de Rome, E. Paratore, prévoit pour septembre 1957 une rencontre à Sulmone, et le professeur roumain N. I. Herescu, évoquant l'exil à Tomi, envisage pour 1958 la publication d'un recueil d'articles consacrés au poète.

— J'ajoute que deux Congrès importants sont en vue pour les années proches : le *8e Congrès international des linguistes* qui se tiendra à Oslo du 5 au 9 août 1957, et le *3e Congrès international des études classiques*, à Londres, du 31 août au 5 septembre 1959.

II. — Questions a l'ordre du jour

Est à l'ordre du jour, depuis quelques années, avec, semble-t-il, plus d'acharnement que jamais, le débat sur le latin considéré comme porteur d'humanisme. Nos amis du *Groupe romand* ont eu à marquer les points dans une vive dispute déclenchée par un article de la *Gazette de Lausanne*, sous le titre simpliste : « Pour ou contre le latin. » Chez nous, la question de la tradition classique a été reprise dans plusieurs périodiques d'orientation pédagogique ou culturelle, comme l'*Éducation nationale* ou le *Bulletin Guillaume Budé*, et au cours des séances de notre *Groupe strasbourgeois*. En Allemagne, divers éléments du problème ont été rassemblés par le Dr Theo Herrle dans un rapport publié par la revue *Societas Latina*, t. XXI, 1955, p. 3-15, sous le titre : « Das klassische Altertum im Zwielicht der Nachkriegsjahre. »

Le débat vient d'être repris — et élargi — par une démarche de l'U. N. E. S. C. O., qui a confié au « Conseil international de la philosophie et des sciences humaines » (C. I. P. S. H.) une enquête sur « le rôle des études classiques dans l'éducation et la vie culturelle des communautés ». Un rapport préliminaire a été soumis, d'une part, à quelque deux cents personnalités, d'autre part à des organismes qualifiés tels que les associations d'études classiques ; en même temps, la question

était mise à l'ordre du jour d'un colloque convoqué à Genève, auquel ont pris part plusieurs membres de notre Société. J'ai sollicité, comme on me le demandait, l'avis de la Société des Études latines et de son Groupe romand, mais, en l'absence de réponses écrites, j'ai dû me borner à consigner quelques vues personnelles dans une note adressée au C. I. P. S. H., dont je ne ferai que présenter ici l'essentiel.

Je dois dire d'abord que le rapport envoyé par l'U. N. E. S. C. O. ne définit pas préalablement ce qu'il faut entendre par « études classiques et humanistes » ; seul le contexte, aussi bien que l'esprit même qui anime l'U. N. E. S. C. O., laisse à penser que ces termes doivent être pris dans un sens universaliste, si l'on peut dire, à savoir en englobant toutes les formes d'humanisme, donc celles des diverses cultures qui au cours des âges ont contribué à définir un sens valable de l'humanité.

Sur ce point, il serait hors de propos d'engager ici le débat, mais la plupart des « Occidentaux » que nous sommes estiment, au risque d'être incriminés de particularisme et d'une sorte de nationalisme européen, que la culture gréco-latine, mise en regard des quelque vingt civilisations qui se sont partagé le monde, s'est distinguée par un caractère de stabilité et de perfectivité qui à lui seul est une garantie de valeur, qu'elle a connu des éclipses, mais non les stagnations, déviations ou déclins qui ont stérilisé la plupart des autres, au point que tout progrès dans le monde s'est accompli par recours plus ou moins avoué à notre culture, même de la part de nations de culture jalousement aberrante.

Il serait vain aussi de s'attacher ici à définir une fois de plus le contenu de ce que nous appelons cet humanisme nôtre ; sur ce point, l'accord se fait assez aisément. Une précaution est peut-être cependant nécessaire. La révérence légitime qu'on professe pour les manifestations antiques de la culture gréco-latine conduit parfois, paradoxalement, à s'en tenir à elles pour définir l'humanisme de notre temps, d'où une attitude de conservatisme qui risque d'éterniser une sorte de querelle des anciens et des modernes. L'humanisme gréco-latin ne représente pas seulement un acquis des plus beaux temps de la Grèce et de Rome ; c'est une conquête qui s'est prolongée au cours des siècles ; l'humanisme classique, entendu au sens prégnant, représente non pas seulement ce qui a été réalisé par les anciens, mais ce qui, préfiguré chez eux, a pris son développement au cours des siècles, depuis le Moyen Age jusqu'aux derniers aboutissants modernes ; je souscrirais volontiers sur ce point à la formule qu'a proposée M. Jean Bayet au Colloque de Genève : « Notre valeur occidentale repose sur l'héritage gréco-romain, mais cet héritage a pris au cours des siècles des formes très variées et très souples, garantes de sa vitalité et de ses possibilités de fructification. » Les formes les plus évoluées de la pensée moderne restent dans la ligne qu'ont tra-

cée les anciens, et même le développement prodigieux des sciences et des techniques à l'époque actuelle représente non pas, comme semble le craindre l'U. N. E. S. C. O., une menace pour la pensée humaniste, mais, précisément, une des conquêtes que nous lui devons. « Dans une nation où la technique et la culture sont à leur place, dit André Siegfried, ces deux formes de civilisation, bien loin de s'opposer l'une à l'autre, doivent s'associer pour le plus grand bien de l'humanité. »

Pratiquement, on entrevoit comment de pareilles considérations pourraient conduire à combler le fossé qu'on se plaît à creuser entre les enseignements qu'on appelle classique et moderne, mais c'est là une question qui demanderait des développements propres à alimenter une autre Chronique.

— Une autre question relative à la pérennité du latin a été posée, et même présentée comme résolue, dans une circonstance récente. Il s'agit d'une sorte de remise en honneur de la langue latine, destinée à fournir au monde une langue auxiliaire de valeur universelle. Je pense que la plupart des latinistes ont été touchés par l'annonce du Congrès qui s'est tenu l'été dernier à Avignon, bien que notre Société n'ait été ni sollicitée ni même avertie en temps utile.

Le projet de rétablir le latin dans son rôle historique de langue internationale représente une nouvelle étape d'une longue propagande dont M. L.-M. de Guesnet, président d'une « Interlingue Union », a rappelé les principales manifestations dans une note de presse : fondation en 1890 d'un journal intitulé « Phœnix seu Nuntius latinus internationalis » et projet d'une « Societas internationalis latinitatis modernae »; apparition de divers journaux rédigés en latin : « Praeco latinus » à Philadelphie en 1895, « Vox Urbis » à Rome en 1898; en 1906, publication par M. J.-R. Aubert d'un ouvrage : « Le latin langue internationale »; lancement à Turin, en 1903, d'un « latino sine flexione » dans lequel fut rédigée une « Revue de mathématiques ». Et l'on connaît les revues de caractère pédagogique publiées depuis en latin dans différents pays par des membres ou amis de notre Société.

Au cours des séances du Congrès, divers arguments discutables ont été présentés en faveur de l'adoption du latin, simplifié, adapté, vivifié, pourvu d'une prononciation unifiée, comme langue de la science et des contacts internationaux, ce qui, dit nettement le promoteur du Congrès, M. J. Capelle, dans une formule qui fera sursauter plus d'un, « ne revient en aucune façon à promouvoir l'enseignement du latin réel, dont on a eu tort de vouloir faire la condition nécessaire d'une bonne culture »; le latin n'est conçu ici que comme une langue d'échanges internationaux, au même titre que les langues artificielles. A quoi on ne manquera pas d'objecter que la première qualité d'une langue artificielle est d'être facile, alors que le latin est sans doute la

langue la plus difficile de notre Occident. — On le simplifiera donc. — Comment et jusqu'à quel point? Quel aspect présentera la langue de Cicéron mutilée par réduction? — Enfin, ajoutent les promoteurs du Congrès, on pourvoira ce latin simplifié d'une prononciation appropriée, « laquelle ne sera pas nécessairement celle qui a pu être usitée à une époque donnée ». — Ce sera donc une nouvelle prononciation artificielle, ajoutée à toutes celles qui sont pratiquées dans le monde? Et, circonstance aggravante, cette prononciation comportera l'observation d'un accent tonique, donc l'apprentissage de la quantité, puisque l'accent en est fonction? Mais que devient alors la simplification annoncée?

Ces scrupules exprimés, je dois ajouter que le Congrès a connu un grand succès, qu'il a même été patronné par nos pouvoirs publics, et qu'un second Congrès est déjà annoncé pour lui faire suite dans un avenir peu éloigné.

III. — Travaux en cours ou en projet

Aux indications de travaux en cours précédemment données on me demande d'ajouter les suivantes :

— M. Eugène Lozovan, élève de l'École pratique des Hautes-Études, a entrepris une étude sur *Les routes de la Romania orientale*, où les noms latins de la route sont examinés en liaison avec les conditions historiques et géographiques ; les noms urbains de la route : *uia*, *iter*, sont abandonnés, et les innovations médiévales, caractéristiques de la vie urbaine en Occident, *strata*, *calciata*, *ruga*, ne sont pas introduites dans la Romania orientale. En revanche, les désignations rurales et pastorales de la route, *callis*, *carraria*, se généralisent et connaissent une grande fortune. Conclusion qui rejoint celle à laquelle l'auteur a abouti dans une autre étude : « Le village dans la toponymie et l'histoire roumaine » (à paraître prochainement dans la *Zeitschr. für rom. Philologie*).

— M. Cl. Nicolet, agrégé d'histoire, membre de notre Société, travaille depuis quelques années, sous la direction de M. W. Seston, à un ouvrage sur *l'ordre équestre à la fin de la République*.

— M. H. G. Pflaum nous avise que le premier volume du tome II des *Inscriptions latines de l'Algérie* va paraître incessamment.

— M. J. Monfrin, secrétaire de l'École des chartes, a entrepris une étude sur les *traductions françaises médiévales d'auteurs antiques*, avec la préoccupation de montrer comment la pratique des textes latins a influencé le développement de la langue et de la littérature françaises.

— Le R. P. M. Verheijen me communique que la « Province néer-

landaise des ermites de saint Augustin » prépare un *Thesaurus Augustinianus*, dictionnaire dans lequel on trouvera un relevé méthodique de tous les sens de tous les mots employés par saint Augustin. On a commencé le travail préparatoire par l'établissement d'un fichier complet du vocabulaire et d'un fichier bibliographique. Le siège du *Thesaurus* est la Wetenschappelijke Bibliotheek à Eindhoven (Hollande), qui met à la disposition des travailleurs sa riche collection de travaux augustiniens. La direction scientifique du *Thesaurus* est confiée à M. Michel van den Hout, professeur au Gymnasium Augustinianum d'Eindhoven ; un Comité de direction a été constitué, dans lequel siège le R. P. E. Hendrikx, privat-docent à l'Université de Nimègue, et le R. P. M. Verheijen, maître de conférences à la Faculté libre des Lettres de Paris. La parution du premier tome du *Thesaurus Augustinianus* n'est pas encore proche, mais le fichier en voie de constitution, les volumes de la « Wetenschappelijke Bibliotheek » et le fichier bibliographique peuvent, dès maintenant, rendre des services appréciables aux philologues et aux historiens de la pensée qui voudraient se rendre sur place.

— M. N. I. Herescu prépare un ouvrage où, sous le titre « Homo humanissimus », il reprend *l'étude des origines et de l'évolution de l'idée d'humanisme dans le monde romain.*

— M. Joh. Joubert, de l'Université de Prétoria, en séjour à Paris, a entrepris une thèse de doctorat sur *le caractère de l'expression abstraite chez Minucius Felix.*

— Je crois utile de signaler que, grâce au concours du Centre national de la recherche scientifique, la Société de bibliographie classique a pu mettre en train la réimpression de volumes épuisés de l'*Année philologique* (tomes VI à XVI). Déjà dans un délai rapproché paraîtront : le tome I des *Dix années de bibliographie classique* (1914-1923), et de l'*Année philologique* les tomes XV (1940-1941) et XVI (1942-1944), qui se trouvent recouvrir la période des deux guerres, pendant laquelle la documentation a été si difficile. Ces volumes peuvent être commandés (au prix ordinaire de l'abonnement, soit 3.000 fr. le volume), à la Librairie des Belles-Lettres, 95, boulevard Raspail, Paris, VI^e^.

IV. — Suggestions de travaux

— M. Jean Bayet, dans son importante contribution aux entretiens de la Fondation Hardt (Vandœuvres-Genève), t. II, p. 40, signale, à propos de Catulle, que « l'on n'a pas encore suffisamment étudié les problèmes que posent la composition, l'organisation du plan par les écrivains antiques et en particulier quel fut le rôle des Latins dans le perfectionnement de cette partie de la technique littéraire. » Le contexte

oriente très justement les enquêteurs éventuels vers deux mises en garde : d'une part que cette préoccupation n'est pas empruntée aux Grecs, d'autre part qu'elle n'est pas à Rome de toutes les époques.

Quelques pages plus loin, au cours de cet exposé très riche en vues personnelles, M. J. Bayet note (p. 48) qu'une enquête nous manque sur « *otium* en tant que condition de la vie mondaine et amoureuse », comprenant, en même temps que la notion de loisir studieux, celle de désœuvrement et de « disponibilité indispensable à la passion ». Il y a peut-être bien là l'explication de certains aspects de la littérature poétique.

— Le hasard fait que ma revue des suggestions de travaux va ménager cette fois une large place au domaine du latin médiéval. Indice, sans doute, de l'intérêt croissant qui s'attache à un ordre d'études jusqu'ici soit négligé, soit même parfois dénigré par certains latinistes.

Je signalerai d'abord quelques-unes des vues générales présentées par Mlle Chr. MOHRMANN dans une brochure qui réunit trois articles importants sous le titre « Latin vulgaire, Latin des chrétiens, Latin médiéval » (cf. ci-dessous, p. 330). L'essentiel de la pensée de l'auteur me paraît contenu dans les lignes suivantes :

« Malgré les efforts des latinistes, beaucoup reste encore à faire quant au dépouillement linguistique de textes de toute époque qui pourraient nous renseigner sur l'évolution du latin parlé et populaire, et nous sommes surtout mal informés en ce qui concerne le latin tardif. Ni les inscriptions tardives ni les gloses ne sont suffisamment étudiées. Les beaux volumes des *Inscriptiones latinae christianae veteres* de Diehl (Berlin, 1924-1931), pour citer un seul exemple, ont des index admirables, qui pourraient servir de base et de point de départ pour des études sur la langue des inscriptions chrétiennes. Ces dernières années, beaucoup d'études sur la langue des manuels professionnels, à partir de celui de Vitruve, ont été publiées, dont plusieurs issues de l'école suédoise. Toutefois, les textes professionnels, comme, par exemple, le *Corpus medicorum*, sont loin d'être suffisamment dépouillés. Et même dans le domaine des auteurs chrétiens, dont beaucoup puisent librement dans les ressources de la langue populaire, et qui constituent le domaine favori de recherches instituées par plusieurs centres d'études, beaucoup reste encore à faire. Dans ce cadre, je voudrais attirer l'attention sur une lacune considérable. Après le livre utile, mais actuellement suranné, de Roensch, intitulé *Itala und Vulgata* (2e éd., Marburg, 1875), aucune étude d'ensemble sur la langue des anciennes versions de la Bible n'a paru : même pas après la publication, en 1928 et en 1940, des deux volumes de l'*Itala* publiés par l'Académie de Berlin.

« C'est en premier lieu aux philologues classiques qu'incombe le devoir

de scruter les textes, de leur arracher tout ce qu'ils peuvent nous apprendre du latin tel qu'il se parlait au cours des siècles. C'est une tâche extrêmement délicate que de démêler les éléments littéraires et les éléments dits vulgaires, de savoir ce qui appartient à ce patrimoine traditionnel transmis par l'enseignement, et quels sont les éléments libres qui se fraient un chemin à travers cette masse de conventions qui constituait pour les Latins de l'époque tardive l'essence même de la culture héritée d'un passé glorieux. Ici les résultats obtenus par les romanistes par la voie de la comparaison pourront nous rendre de grands services en tant qu'éléments de contrôle. Et, de cette manière, l'antithèse souvent dénoncée entre les deux domaines pourrait être corrigée par une coopération qui se montrerait des plus fructueuses. »

— Le P. M. Hubert, au cours d'un article qu'on lira ci-dessous, p. 254 et suiv., plaide dans le même sens, mais particulièrement en faveur des grands scolastiques, et éminemment de saint Thomas d'Aquin. Dressant le bilan des secours dont on dispose pour étudier le texte de cet auteur, il estime que même les derniers lexiques publiés ne fournissent encore que des instruments imparfaits. Une véritable « linguistique thomiste », dit-il, devrait être instituée, qui aurait à caractériser le vocabulaire « du plus classique de ses contemporains », sans préjudice d'une enquête sur ses sources non classiques, sans négliger la syntaxe, les moyens d'expression, et occasionnellement le *cursus*.

Mais, d'une façon générale, l'auteur déplore le « désintérêt linguistique » dont sont victimes les grands scolastiques, du fait qu'ils sont accaparés par des travailleurs trop exclusivement orientés vers la pensée, la doctrine et la théologie.

— Je dois au même P. M. Hubert une communication riche d'intérêt sur l'ouvrage tout récemment paru du P. A. Dondaine, *Secrétaires de saint Thomas d'Aquin*, dans *Editores operum sancti Thomae de Aquino*, où l'auteur croit pouvoir démontrer que le ms. *Vat. Lat.* 781 contient le texte original du *De veritate*, écrit par quatre ou cinq secrétaires sous la dictée de l'auteur. Le P. Hubert, qui me signale cet ouvrage, remarque qu'il pourra conduire en particulier à réviser des idées généralement admises sur la tradition manuscrite au XIII^e^ siècle (valeur des *Exemplares* universitaires révélés par Destrez dans sa *Pecia*), qu'il donne une vue nouvelle d'une des plus importantes activités de la pensée médiévale : l'institution universitaire de la « question disputée », enfin qu'il remet en jeu par là certaines des règles de méthode paléographique et invite à des recherches qui promettent d'être fructueuses.

— Aux curieux d'explorations dans le domaine médiéval, je crois devoir signaler, enfin, l'ouvrage considérable de E. R. Curtius, *La*

littérature européenne et le Moyen Age latin, qui vient de paraître en traduction française (récension ci-dessous, p. 432).

On y trouvera des suggestions de caractère général ; ainsi p. 14 : « Nulle époque de l'histoire littéraire européenne n'est moins connue, moins explorée que la littérature latine du début et du milieu du Moyen Age, qui occupe cependant une position-clef », et qui devrait être étudiée en liaison avec la civilisation même du Moyen Age latin.

Pour ce qui concerne la période latine, l'auteur observe que le système antique de la production littéraire « ne correspond pas à notre système moderne, car, à côté des genres tels que épopée, comédie, tragédie, on utilisait également comme principe de classification les différentes espèces de vers (iambes, élégies) ; il y aurait lieu de ne pas oublier cette considération quand on cherche à définir l'un des aspects les plus obscurs de l'histoire littéraire latine, à savoir l'évolution des genres.

Dans le détail, R. Curtius fait une grande place à la considération de ce qu'il appelle les « topoi », que nous appelons plutôt les « thèmes ». On lira avec profit, p. 196-247, tout ce qui a trait à ce sujet, maintes fois abordé par moi au cours de ces Chroniques. La topique des métaphores empruntées au corps humain (type : les yeux du désir, la tête du cortège) constitue « un domaine aussi illimité qu'inexploré » (p. 170). La représentation du « paysage idéal dans la poésie » mériterait examen ; « il serait intéressant de comparer dans les descriptions les fleurs des anciens avec celles des modernes » (p. 247). « Sur la topique de l'éloge personnel on pourrait écrire un livre entier » (p. 196). Enfin, même là où l'auteur ne fait pas de suggestion précise, son ouvrage est si riche en vues personnelles qu'il est impossible d'en faire lecture sans y trouver matière à réflexions et à recherches.

J. MAROUZEAU.